

## ÉDITORIAL

Violence des banlieues, du métro, de la guerre, des médias et des sorties d'école. Incivilités et sauvages. Il y aurait les agresseurs et les agressés. Ceux qui mettent en danger et ceux qui sont en danger. Un monde où celui qui est désigné comme violent, serait nécessairement l'autre, si différent de moi que je ne peux en aucun cas m'identifier à lui. Monstrueux comme Dutroux. Dit autrement, d'un côté il y aurait les bons, de l'autre les mauvais. Pour les séparer, le fossé d'un acte évidemment violent. Au coeur de cette représentation manichéiste, l'école devrait redevenir le sanctuaire qu'elle est supposée avoir naguère été. Lieu d'une paix construite dans des parenthèses qui la bétonnent : quelques barrières qui en protègent les accès contre d'éventuelles irruptions seraient le symbole de cette suspension. Toute violence en serait éradiquée pour qu'en toute quiétude les élèves puissent enfin apprendre. Ou plus exactement pour qu'en toute quiétude les enseignants puissent enfin enseigner, sans en être empêchés par les élèves. Avec neutralité, objectivité et impartialité.

Mais c'est oublier que la violence est inhérente à l'école.

L'école est avant tout un système social : elle est lieu d'apprentissage certes, mais aussi lieu d'évaluation, de classement, d'exclusion. Comme tout système social elle est génératrice de tensions. Ces tensions internes ne peuvent qu'entrer en résonance avec d'autres tensions, externes : l'école est un système social poreux, et si l'environnement social est perçu comme violent, elle ne peut qu'être l'écho de cette violence. Sa possible étanchéité relève d'une utopie. Cette forme de violence ici désignée peut s'apparenter à l'expression d'une violence de type institutionnel.

D'autre part, l'utopie d'une école hors du temps et du monde est intriquée avec un autre mythe, générateur lui aussi de violence : le mythe de l'enfant, idéalisé, de type rousseauiste. Aux côtés d'un éducateur – idéalisé lui aussi – qui ne veut que son bien. C'est en effet au nom de son bien que l'enfant depuis toujours reçoit punitions, châtimens et récompenses. Des théories éducatives comportementalistes parlent d'ailleurs de renforcements négatifs et positifs : derrière ces expressions pédagogiquement correctes, il faut imaginer récompenses, brimades, fessées, vexations et privations. De toute façon, « ils » n'attendent/n'entendent que cela<sup>1</sup>. Sur un mode

---

1. sont ici visées des pratiques éducatives encore en vigueur dans des établissements accueillant des jeunes porteurs de troubles psychologiques.

plus ordinaire, tout un chacun connaît des situations où l'élève doit rester debout, les bras en croix ; où il doit parcourir à quatre pattes la cour de récréation ; où il reçoit à la figure la brosse qui sert à effacer le tableau ; où il voit son cartable retourné et vidé de son contenu ; où il se fait traiter de basané et où il s'entend dire qu'avec la mère/le frère/la soeur qu'il a, ce n'est pas étonnant qu'il soit ce qu'il est. A préciser que ces exemples ne relèvent pas de barbaries éducatives du siècle dernier, mais sont bel et bien actuelles. Pourquoi un enseignant – parce qu'enseignant – serait-il à l'abri de ces abus de pouvoir ? Tout au contraire. Cette forme de violence que l'on peut qualifier ici d'illégitime est typique d'une institution où se côtoient dans une relation éducative adultes et enfants : elle en est la dérive perverse. Inutile de préciser que les élèves jugent insupportables ces abus de pouvoir et qu'avec P. Ranjard<sup>2</sup> on peut s'aventurer à poser sans trop grand risque que « chaque élève est témoin, au moins une fois par semaine, d'une injustice dont un autre élève est victime ». Qui le nierait, n'aurait jamais eu à réguler la véhémence indignation de toute une classe déchaînée par la décision ou la conduite d'un adulte perçue comme injuste.

Il s'agit là de manifestations de violence assez clairement repérables. Qui d'ailleurs, pour certaines d'entre elles du moins, si elles sont révélées, peuvent faire l'objet de signalement et de mesures judiciaires.

Mais il existe à l'école d'autres formes de violence bien plus sournoises, difficiles à identifier et à nommer, qui se nouent en même temps que se construit l'objet à apprendre. Ainsi, c'est à l'école que l'élève apprend – même si cela ne lui est pas explicitement enseigné – que ses lectures d'enfant, d'adolescent, les lectures de sa mère, ne sont pas de bonnes lectures ; que décidément il parle mal, qu'« on » lui a vraiment mal appris à parler et qu'il est en conséquence très mal élevé ; que les positions qu'il défend dans un travail d'argumentation ne sont pas du tout recevables. A l'école, il découvre son peu de valeur et le peu de valeur des siens. Il apprend cela dans des silences, des implicites, des entre-deux. Tel le personnage d'une nouvelle de littérature américaine<sup>3</sup> qui part s'inscrire à un examen équivalent au certificat d'études ; après avoir découvert que l'inscription est payante, il finit par avoir le droit de passer cet examen, parce que *c'est gratuit quand on vit dans la pauvreté* et il conclut quelques lignes plus loin, mezzo voce : *je trouvais ça drôle qu'il ait fallu que je passe un examen pour apprendre que je vivais dans la pauvreté*. Il faut aller à l'école pour découvrir l'indignité de ses modes de pensée, de ses références, de ses usages linguistiques et langagiers. Dit autrement, de ce qui est constitutif et partie intégrante de sa personne. Il s'agit là de violence culturelle. Peut-être nos élèves sont-ils de plus en plus sensibles à ces manifestations ? Un regard, une intonation peuvent suffire ; la honte et la haine explosent. C'est que plus qu'un fait objectivable, cette forme de violence est un perçu. Il n'y a violence que si l'on se sent agressé et dominé ; un même geste peut donc être ou ne pas être estimé violent. A ce même poste, se situe la violence dont l'enseignant peut (ou non) se sentir victime de la part de ses élèves, selon qu'il se perçoit (ou non) dominé et agressé par leur conduite ; ce

2. Ranjard, P. (1999), « L'école, fabrique d'élitisme », Libération, jeudi 3 juin.

3. Offut, C. (1999), Kentucky straight, « la sciure », Gallimard la Noire, pp. 27-28.

qui explique que le seuil de tolérance à ces formes de violence soit extrêmement variable d'un enseignant à l'autre. La violence se fait alors subtile, son décryptage complexe : elle n'en est que plus violente.

Distinguer ces différentes formes de violence : violence institutionnelle, illégitime, culturelle, permet de poser l'existence d'une dernière forme de violence inhérente à tout apprentissage : pouvoir apprendre suppose de pouvoir supporter de se faire violence ; s'il est vrai qu'apprendre, c'est passer d'un état à un autre, du connu à l'inconnu, entrer dans cette dynamique nécessite d'accepter l'insécurité qu'occasionne tout risque de changement. Chaque enseignant sait combien tout élève peut se sentir déstabilisé par la seule modification d'une variable dans une situation d'apprentissage. Même celui dont on dit qu'il est bon élève.

Refuser d'apprendre, c'est aussi refuser de se mettre en danger et l'expression de ce refus peut être extrêmement violente. Enseigner, c'est en effet inviter l'autre à se transformer : cette invitation peut être perçue comme plus ou moins intrusive et violente ; mais en tout état de cause, elle fait courir à l'autre, l'enseigné, le danger de se mettre en échec ; mieux vaut parfois – quand on est élève – la décliner, plus ou moins poliment. Enseigner, ce n'est pas chercher à éradiquer cette violence-là ; cette hypothèse conduirait à la disparition de tout espace d'enseignement. C'est plutôt assumer explicitement les risques de ce corps à corps entre la sécurité que donne le sentiment du même, et l'insécurité du nouveau, du différent.

Ce numéro de RECHERCHES est donc dans l'air du temps : les discours sur la violence sont omniprésents ; la Rédaction ne pouvait y rester indifférente. Elle ne pouvait laisser croire ni que la violence à l'école était le seul fait d'enfants ou d'adolescents incivils, ni que des barrières pourraient la protéger d'intrusions qui en menacent la sécurité. Le travail de clarification que propose cette publication se veut contribution à l'étayage de la complexité du phénomène que l'on appelle violence à l'école : le débat y est recentré sur les formes de violence qui lui sont spécifiques.

LA RÉDACTION